
Laura Bellini
Tant que tu sens encore la pluie
Ils se souviennent de chaque blessure.
Et de chaque raison de rester.

Tant que tu sens encore la pluie

Ils se souviennent de chaque blessure. Et de chaque raison de rester.

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384901052

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les conditions du retour 12
Chapitre 2 - Les limites de la confiance 24
Chapitre 3 - Le chemin qui ne figurait pas sur la carte 38
Chapitre 4 - Tout ce que nous n'avions pas dit 50
Chapitre 5 - Le droit de refuser 65
Chapitre 6 - L'odeur de la pluie 77
Chapitre 7 - Ce qui reste entre les mots 90
Chapitre 8 - L'endroit où l'on revient 101
Chapitre 9 - Le prix d'une décision commune 111
Chapitre 10 - Sans possibilité de retour en arrière 122
Chapitre 11 - Entre nous et le monde 134
Chapitre 12 - Les mots qu'on ne peut pas reprendre 145
Chapitre 13 - Ce qui ne s'achète pas 157
Chapitre 14 - La vérité que nous ne savons pas encore porter 168
Chapitre 15 - Tout ce que je n'avais pas le droit de dire 179
Chapitre 16 - La distance qui compte 190
Chapitre 17 - Ce qui reste quand nous partons 200
Chapitre 18 - Sans promesse de pardon 209
Chapitre 19 - Le droit à sa propre histoire 219
Chapitre 20 - Une raison de rester 230

INTRO

La pluie s'était mise à tomber à l'instant précis où je m'étais dit que, pour la première fois depuis longtemps, tout se déroulait comme prévu.

Je me tenais à la bifurcation de deux sentiers, une carte dépliée sur le genou et une tasse isotherme dans l'autre main. Devant moi, entre les épicéas sombres, un étroit chemin menant au refuge Pod Sokolą Skałą disparaissait dans une brume laiteuse. D'après mon emploi du temps, je devais y arriver avant dix-sept heures, m'entretenir avec la propriétaire, examiner de vieilles photographies et regagner le soir même ma pension à Szklarska Poręba. Le lendemain, deux autres lieux m'attendaient, deux endroits dont je voulais sauver l'histoire avant que quelqu'un ne les transforme en appartements tendance avec vue sur les montagnes.

J'avais quarante et un ans, deux livres de reportage publiés et suffisamment d'expérience pour savoir que la réalité se souciait rarement des emplois du temps. Cela ne m'avait pas empêchée de préparer le mien avec une précision dont mon amie Natalia avait l'habitude de se moquer. Les horaires, les noms, les itinéraires de rechange, jusqu'aux endroits où je pourrais capter du réseau. Après les derniers mois passés à corriger les textes des autres, j'avais besoin d'un projet qui n'appartiendrait qu'à moi. Sans éditeur regardant par-dessus mon épaule. Sans ces compromis que j'acceptais simplement parce que j'étais trop fatiguée pour discuter.

Et surtout, sans personne pour me dicter la manière dont je devais raconter son histoire.

Je repliai la carte, la glissai dans la poche de ma veste et commençai à monter.

Vingt minutes plus tard, je savais déjà que le raccourci indiqué sur mon document imprimé avait été imaginé par quelqu'un qui n'avait jamais emprunté ce chemin en octobre. Les pierres mouillées se dérobaient sous mes chaussures et le ruisseau qui traversait le sentier charriait beaucoup plus d'eau que ne le laissait supposer la carte. Je m'arrêtai devant une petite passerelle en bois. Une planche était fendue sur toute sa longueur, tandis qu'une autre penchait dangereusement au-dessus du courant.

— Ce n'était pas prévu, marmonnai-je.

— Les passerelles ont rarement l'habitude de consulter les randonneurs avant de se faire réparer.

La voix venait de derrière moi.

Je me retournai plus brusquement que je ne l'aurais voulu.

L'homme se tenait à quelques mètres, sa capuche rabattue dans le dos, des gouttes de pluie glissant le long de ses cheveux sombres. Il portait une veste de randonnée verte, un vieux sac à dos et affichait cette tranquillité dans sa façon de se tenir que je ne connaissais que trop bien. D'une main, il retenait la bretelle de son sac. L'autre était enfoncée dans sa poche.

Pendant un instant, je revis l'homme de sept ans plus tôt, debout près de la fenêtre de notre cuisine, une tasse de café à la main. Puis je remarquai les cheveux gris à ses tempes et quelques rides nouvelles. Il avait l'air plus mûr, plus austère. Pas moins familier.

— Marcin.

J'avais prononcé son prénom si doucement que j'avais presque l'impression de vérifier si j'en étais encore capable.

— Ula.

Il ne sourit pas. Il n'avait jamais aimé mon prénom complet, même si, après notre séparation, je m'étais obstinée à l'utiliser dans ma vie professionnelle avec une détermination qui aurait mérité une meilleure cause. Urszula Lis avait quelque chose d'une femme qui maîtrisait son existence. Ula me rappelait celle qui s'endormait autrefois la tête posée sur l'épaule de Marcin et croyait que tout n'avait pas nécessairement une date de péremption.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demandai-je.

Il regarda son sac à dos, puis le sentier.

— Je travaille. Et toi ?

— Moi aussi.

— Avec un appareil photo, un carnet et l'air de quelqu'un qui compte gagner une bataille contre la météo ?

Je crispai les doigts autour de la bandoulière de mon sac. Il se souvenait que je ne supportais pas de voir mes projets contrariés. Il se souvenait aussi que, lorsque j'étais nerveuse, je répondais aux questions par d'autres questions. Mais ce qui m'agaçait le plus, c'était qu'il ne m'avait fallu que trois phrases pour reconnaître à nouveau, dans sa voix, la différence entre l'amusement et la méchanceté.

— Je ne savais pas que tu accompagnais aussi des gens de ce côté des montagnes.

— Depuis quelques années. Tu vas où ?

Je lui donnai le nom du refuge.

Son regard s'arrêta sur mon visage.

— Chez madame Zofia ?

— Tu la connais ?

— Oui.

Il n'ajouta rien. Marcin avait toujours eu une manière de garder le silence qui obligeait les autres à poser davantage de questions. Autrefois, j'y voyais une forme de patience. Plus tard, j'avais commencé à comprendre que c'était parfois aussi une façon de se protéger.

— J'ai rendez-vous avec elle pour un entretien, expliquai-je. Je prépare un livre sur les petits refuges des Sudètes.

Quelque chose changea dans son expression. Ce n'était pas de la colère. Pas encore. Plutôt la prudence de quelqu'un qui venait de reconnaître un signal d'alarme.

— Sur l'histoire des gens ou celle des bâtiments ?

— Il est difficile de séparer les deux.

— Justement.

Ce simple mot pesa entre nous plus lourd que le grondement du ruisseau.

Sept ans plus tôt, j'avais publié un reportage contenant quelques phrases prononcées par Marcin au cours d'une nuit d'hiver. Nous n'étions pas devant un dictaphone allumé. Nous étions chez nous, seuls, après une journée dont aucun de nous n'avait voulu conserver le souvenir. Je m'étais persuadée que cette citation était indispensable parce qu'elle disait quelque chose d'important sur la responsabilité. Marcin, lui, estimait que j'avais trahi sa confiance.

Je n'avais pas réussi à le convaincre de ma version des faits. Et puis il avait cessé de vouloir l'entendre.

— Je ne suis pas venue ici pour te retrouver, dis-je.

Je regrettai immédiatement ces paroles.

— L'idée ne m'a même pas effleuré.

Je reconnus son mensonge au mouvement presque imperceptible de ses lèvres. Marcin comprit lui aussi que je l'avais démasqué. Pendant un bref instant, nous nous retrouvâmes dangereusement proches de notre ancienne façon de parler, celle où chaque non-dit portait sa propre histoire.

Une branche craqua au-dessus de nos têtes. Le vent apporta une pluie plus froide, et j'enfonçai mon carnet plus profondément dans mon sac. Marcin s'approcha de la passerelle, examina les planches abîmées et désigna un sentier qui partait vers la gauche, presque invisible sous les feuilles mortes.

— Il y a un passage sûr par là. Ça rallonge de dix minutes.

— Il n'est pas sur la carte.

— En revanche, cette passerelle y figure.

Il avait raison, ce qui constituait une raison supplémentaire de ne pas le remercier trop vite.

Je m'engageai sur le chemin qu'il venait de m'indiquer. Au bout de quelques pas, j'entendis ses chaussures derrière moi.

— Tu n'es pas obligé de m'accompagner, dis-je.

— Je ne t'accompagne pas. Je vais au même refuge.

Je m'arrêtai.

— Pourquoi ?

— Zofia m'a demandé de l'aider sur un projet. Elle veut mettre de l'ordre dans les archives du refuge avant de les

transmettre à ses successeurs. Il y a des choses là-dedans qu'on ne peut pas simplement étaler sur une table et photographier.

La pluie coulait le long de sa joue. Il ne l'essuya pas. Je remarquai qu'il portait toujours autour du cou le fin cordon de cuir que nous avions acheté pendant notre premier voyage ensemble. Il disparut sous son col avant que j'aie eu le temps de détourner les yeux.

— Elle ne m'a pas dit qu'elle travaillait avec quelqu'un, répondis-je.

— Elle ne m'a pas parlé d'une journaliste non plus.

Nous écoutâmes la pluie pendant quelques instants. Puis Marcin désigna le passage qui s'ouvrait entre les épicéas.

— Tu peux faire demi-tour et choisir un autre sujet. Ou nous pouvons aller voir Zofia et décider de la suite avec elle.

Il ne chercha ni à me retenir ni à me convaincre. Cette liberté qu'il me laissait me fit plus mal qu'elle n'aurait dû. Autrefois, il s'était battu pour nous avec un acharnement que je considérais comme allant de soi. À présent, il se tenait devant moi, prêt à accepter n'importe laquelle de mes décisions.

— Je ne renoncerai pas à ce livre, déclarai-je.

— Je ne te l'ai pas demandé.

Il passa devant moi et se remit en marche, me laissant suffisamment d'espace pour que je puisse avancer à ses côtés ou rester en arrière.

Je le rattrapai une dizaine de pas plus loin.

La forêt sentait le bois mouillé et la terre humide. Marcin ralentit lorsque le sentier devint plus escarpé, mais il ne me tendit pas la main. Il savait que j'étais capable de descendre

seule sur des pierres glissantes. Il s'en souvenait. Tout comme je me souvenais de l'odeur de pluie sur sa veste lorsqu'il rentrait dans notre appartement après une longue randonnée et me prenait dans ses bras avant même d'avoir retiré ses vêtements trempés.

Devant nous, une lumière plus claire apparut entre les arbres. Au loin, j'aperçus le toit du refuge et un mince filet de fumée qui s'élevait de sa cheminée.

Marcin s'arrêta à la lisière de la clairière.

— Ula, avant que nous entrions, il faut que tu saches une chose.

Je le regardai.

— Je n'accepterai pas que l'histoire de qui que ce soit soit publiée sans son consentement éclairé. Même si elle doit en perdre de son impact.

J'aurais pu lui opposer un argument professionnel. Lui expliquer qu'un reportage n'était pas un texte soumis à l'approbation préalable de ceux qui y figuraient, que la vérité pouvait déranger et que chaque phrase ne nécessitait pas une autorisation. Je connaissais parfaitement ces arguments.

Mais Marcin ne parlait pas des principes du journalisme.

— Je comprends, répondis-je.

Il m'observa un long moment, comme s'il cherchait à savoir si ce mot exprimait autre chose que de la simple politesse.

— Vraiment ?

Derrière lui, les premières lumières s'allumaient aux fenêtres du refuge. Devant moi se trouvaient le sujet que

j'attendais depuis des mois et l'homme que je n'avais pas réussi à oublier en sept ans.

Pourtant, ce qui m'effrayait le plus n'était pas qu'il puisse me rejeter une nouvelle fois.

J'avais peur que, cette fois, je doive réellement comprendre pourquoi il était parti.

— Je ne sais pas encore, répondis-je. Mais j'en ai envie.

Marcin demeura silencieux quelques instants. Puis il hocha la tête et ouvrit le portillon qui donnait accès au refuge.

Je restai une seconde de plus sur le sentier, la pluie sur le visage, avec cette question que je n'avais pas osé prononcer : si nous nous souvenions encore de chaque blessure, étions-nous toujours capables de trouver ne serait-ce qu'une seule raison de rester ?

Chapitre 1 - Les conditions du retour

Le refuge sentait le hêtre qui brûlait dans la cheminée, la laine mouillée et la soupe aux champignons. Je franchis le seuil derrière Marcin, en essayant de secouer la pluie de mes épaules tout en évitant de penser à quel point cette sensation d'entrer avec lui dans une pièce bien chauffée m'était dangereusement familière. Autrefois, les soirées semblables à celle-ci se terminaient autour d'une même table, sa main posée sur mon genou et nos conversations se prolongeant jusque tard dans la nuit. Cette fois, quelques pas nous séparaient, ainsi que sept années de silence et une phrase prononcée sur le sentier dont aucun de nous ne comptait faire semblant d'ignorer la signification.

Derrière le comptoir en bois se tenait une petite femme aux cheveux gris noués dans un foulard rouge. Elle leva les yeux de ses comptes et nous accueillit avec un sourire.

— Ah, enfin ! Je commençais à croire que la montagne avait décidé de vous garder.

— La passerelle est endommagée, annonça Marcin en retirant son sac à dos. Il faut condamner ce passage avant que quelqu'un essaie de l'emprunter dans le noir.

— Je mettrai un panneau demain.

— Aujourd'hui. J'ai du ruban de signalisation dans la voiture, il faut juste que je redescende le chercher.

— Mange d'abord. Tu commences toujours par sauver tout le monde et tu te rappelles seulement ensuite que tu as un estomac.

Je remarquai leur manière de se parler. Sans cérémonie, sans avoir besoin d'expliquer ce qu'ils représentaient l'un

pour l'autre. Marcin connaissait ce refuge aussi bien qu'il connaissait autrefois chacune de mes habitudes. Je ne demandai pas depuis quand.

— Madame Zofia ? intervins-je.

La femme contourna le comptoir, essuya ses mains sur son tablier et m'examina avec un intérêt manifeste.

— Madame Urszula. Je vous imaginais plus grande.

— Et moi, j'imaginais le refuge plus petit.

Elle éclata d'un rire chaleureux.

— Voilà, nous avons chacune notre petite déception. Venez, je vais vous montrer la chambre.

Je m'arrêtai sur ce dernier mot, qui semblait s'adresser à nous deux.

— Excusez-moi, je crois qu'il y a un malentendu. Je suis venue réaliser un entretien et consulter les documents. J'ai déjà réservé une chambre dans une pension à Szklarska Poręba.

— Par un temps pareil ? Zofia regarda les fenêtres derrière lesquelles le soir commençait à tomber. Ma chère, quitte à devoir vous retenir ici de force...

— Zosia, intervint Marcin.

— Bon, d'accord, pas de force. Disons que je vous le demande gentiment.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Cette femme possédait une franchise qui, dans d'autres circonstances, aurait pu m'agacer, mais qui s'accordait parfaitement avec les lourdes tables, les vieilles cartes et le chien endormi près de la cheminée. Zofia nous conduisit dans une petite pièce située derrière la salle à manger. Au centre se trouvait une table

encombrée de cartons, de boîtes métalliques et de photographies encadrées. Au-dessus était accrochée une photographie panoramique en noir et blanc des montagnes, prise plusieurs décennies auparavant.

— Et ce n'est que le début, déclara-t-elle avec fierté. Le reste est au grenier. Mon mari conservait tout ce dont les autres voulaient se débarrasser. Des cartes, des lettres, de vieux registres de voyageurs. Marcin dit qu'une partie devrait être confiée aux archives et qu'on pourrait montrer le reste au public.

Je pris une photographie représentant plusieurs touristes devant un bâtiment en bois. Au dos, quelqu'un avait inscrit une date et des noms. L'encre avait pâli, mais la légende restait lisible.

— C'est un matériau formidable, dis-je. Ce genre de photographies permet de montrer comment la vie de ces endroits a évolué. Je pourrais commencer par l'histoire de votre famille, puis passer aux autres refuges.

— C'est justement ce dont nous voulions discuter, répondit Zofia.

Je la regardai plus attentivement.

— Nous ?

Marcin tira une chaise, mais ne s'assit pas.

— Zofia souhaite constituer des archives consacrées à l'histoire de plusieurs petits refuges. Pas seulement un livre. Des enregistrements, des photographies, les souvenirs d'anciens employés. Quelque chose qui resterait ici et demeurerait accessible même après un changement de propriétaires.

— C'est une excellente idée, répondis-je. Mais je ne crée pas d'archives. J'écris des reportages.

— Je sais ce que tu fais.

Sa voix était restée calme. C'est précisément pour cette raison que je sentis une pointe de colère.

— Alors tu sais aussi qu'on ne rassemble pas les matériaux d'un livre en suivant une liste de contrôle établie par quelqu'un d'autre.

— Et toi, tu sais que les souvenirs des gens n'existent pas uniquement pour devenir de la matière à écrire.

Zofia regarda l'un, puis l'autre.

— Les enfants, vous voulez du thé ?

Je ne la corrigeai pas. Marcin avait quarante-cinq ans et moi quarante et un, mais, pendant un instant, nous nous étions effectivement comportés comme deux adolescents se disputant pour savoir qui s'assiérait le premier près de la fenêtre.

— Avec plaisir, répondis-je.

Zofia sortit, nous laissant seuls.

Marcin s'approcha de la table et déplaça une boîte pour faire de la place à mon sac. Ce geste si simple m'agaça davantage que sa remarque précédente. Il se souvenait que je n'aimais pas poser mon matériel par terre. Il se souvenait des détails, alors qu'il semblait vouloir oublier tout le reste.

— Tu ne savais pas que j'allais venir ? demandai-je.

— Non.

— Zofia ne t'a pas donné mon nom ?

— Elle m'a dit qu'elle avait trouvé une journaliste dont elle avait beaucoup aimé le livre sur les anciennes pensions. Je ne lui ai pas demandé son nom.

— Tu aurais dû ?

Il leva les yeux.

— Maintenant, je pense que oui.

Sa réponse n'avait rien d'insultant. Pourtant, je sentis mon assurance vaciller un instant. Dans mon projet initial, tout était simple : des entretiens, de la documentation, quelques semaines de travail et ce livre que je souhaitais écrire depuis longtemps. La présence de Marcin ne changeait rien à la valeur du sujet. En revanche, elle changeait le prix que je risquais de payer pour le mener à bien.

— J'ai déjà fixé des rendez-vous dans quatre endroits, dis-je. J'ai rassemblé les premiers documents, signé un contrat pour préparer la publication et je n'ai aucune intention de recommencer à zéro.

— Personne ne te le demande.

— Je viens pourtant d'entendre que je devais travailler selon des règles dont personne n'a discuté avec moi.

— Tu as entendu que les gens devaient pouvoir décider de ce qu'il adviendrait de leurs souvenirs personnels.

— Ce n'est pas la même chose que contrôler le texte.

Marcin me contempla silencieusement un instant.

— Peut-être pas pour toi.

Je compris alors que nous ne nous disputions pas uniquement au sujet du livre à venir. Nous reprenions une conversation que nous n'avions pas su terminer sept ans

plus tôt. Sauf que, cette fois, nous savions tous les deux où elle pouvait nous conduire.

— Je ne vais pas défendre chaque phrase que j'ai écrite dans ma vie, dis-je plus doucement.

— Je ne te l'ai pas demandé.

— Mais tu me juges précisément à cause de l'une d'elles.

Sa mâchoire se contracta à peine.

— Pas à cause d'une phrase, Ula. À cause d'une décision.

Zofia revint avec un plateau avant que j'aie pu répondre. Elle posa devant nous trois tasses de thé ainsi qu'une assiette de pain et de fromage. Elle s'assit à la table avec l'air d'une femme qui savait parfaitement qu'elle venait d'interrompre une dispute, mais qui n'avait aucune intention de laisser celle-ci l'empêcher de régler ses propres affaires.

— Écoutez-moi. Je n'ai plus la force de m'occuper de tout cela toute seule. Au printemps, ma nièce reprendra le refuge. Certains souvenirs resteront ici, mais le reste doit être trié. Il y a des gens qui veulent raconter le passé, seulement ils ne savent pas à qui s'adresser. Madame Urszula sait écrire. Marcin connaît les refuges, les sentiers et tous ces propriétaires têtus. Moi, je pense que vous pourriez faire quelque chose de vraiment bien ensemble.

— Nous pourrions, répondis-je prudemment. Si nous fixons des règles.

— C'est exactement ce que je souhaite.

Marcin prit sa tasse.

— J'ai besoin d'être certain que personne ne sera mis devant le fait accompli. Aucune lettre privée ni aucun enregistrement ne devra être publié sans l'accord de son

propriétaire. Et si quelqu'un raconte quelque chose uniquement pour les archives, cela devra y rester.

— Je peux séparer la documentation du matériau journalistique, répondis-je. Mais je n'accepterai pas de faire approuver l'intégralité du livre par chaque personne interrogée.

— Ce n'est pas ce que je demande.

— Et qui décide de ce qui est privé ?

— La personne qui te confie ses souvenirs. Avant de te les transmettre.

Zofia reposa sa tasse.

— Cela me paraît raisonnable.

Je la regardai avec incrédulité.

— Madame Zofia, un reportage évoque parfois des faits dont les personnes concernées préféreraient ne pas se souvenir. Je ne peux pas promettre que chaque histoire sera agréable à entendre.

— Et je ne vous le demande pas. Mon mari pouvait être terriblement insupportable. Écrivez-le si c'est nécessaire. Mais ne sortez pas de mon tiroir les lettres qu'il m'adressait simplement parce qu'elles feraient une jolie fin de chapitre.

Je me tus.

Il y avait dans cette demande quelque chose que je ne pouvais pas réduire à un débat professionnel. Zofia ne cherchait pas à contrôler l'histoire. Elle voulait conserver le droit de garder une partie de sa vie pour elle.

— Je comprends, répondis-je.

Marcin me regarda, mais cette fois il ne fit aucun commentaire.

Pendant la demi-heure suivante, nous discutâmes des possibilités concrètes. Je proposai de constituer deux ensembles de documents : un fonds documentaire, qui resterait sous la responsabilité des propriétaires des refuges, et un fonds journalistique, que je pourrais utiliser sur la base des autorisations convenues. Zofia devait nous indiquer les premières personnes à interroger, tandis que Marcin nous aiderait à contacter celles qui n'utilisaient pas le courrier électronique et descendaient rarement dans les villes importantes.

Lorsque je dépliai mon planning, Marcin se pencha au-dessus de la table.

— Tu ne feras pas tout cela en une journée.

— Pourquoi ?

Il désigna trois points.

— Ici, la route est fermée après de fortes précipitations. Là, le propriétaire ne reçoit les visiteurs que jusqu'à quatorze heures. Et ici, madame Helena, qui habite sur place, ne parle à personne le lundi parce qu'elle va voir sa fille.

— J'aurais pu apprendre tout cela au téléphone.

— Bien sûr.

— Tu n'es pas obligé d'avoir l'air aussi satisfait.

— Je ne suis pas satisfait. Je me demande comment t'annoncer la quatrième erreur sans que tu me lances ton stylo à la figure.

Je baissai les yeux vers le stylo que je tenais. C'est seulement alors que je remarquai à quel point je le serrais entre mes doigts.

Marcin sourit pour la première fois de la soirée.

Ce fut un sourire bref, imprudent. Celui qui apparaissait autrefois sur son visage lorsqu'il réussissait à me faire sortir de mes gonds avant de me convaincre que je devrais en rire. Pendant un instant insupportablement long, je ne vis plus devant moi l'homme qui ne me faisait pas confiance. Je vis celui que j'avais aimé.

Je reportai mon attention sur le planning.

— Parle-moi de la quatrième erreur.

Cette fois, il ne plaisanta pas. Il m'expliqua que la propriétaire de l'un des refuges prévoyait de fermer l'établissement pendant trois semaines pour rénover les installations techniques. Je n'avais pas cette information, alors même que j'avais parlé à son fils la veille. Je notai le changement et ressentis un instant une gratitude réticente. Marcin ne connaissait pas seulement ces endroits. Il prêtait attention aux gens, à leurs habitudes et à leurs besoins, des choses qu'aucun formulaire ne pouvait prendre en compte.

Lorsque nous eûmes terminé, Zofia nous apporta à manger, bien après l'heure à laquelle j'avais l'habitude de dîner. Dehors, la pluie avait faibli, mais l'obscurité était si profonde qu'on ne distinguait même plus la lisière de la clairière. Je vérifiai mon téléphone. Il avait perdu le réseau presque une heure auparavant.

— Est-ce que je pourrais utiliser votre téléphone ? demandai-je. Je dois prévenir la pension que je ne rentrerai pas cette nuit.

— Bien sûr. Et je vais vous préparer une chambre. Je ne vais même pas faire semblant de vous laisser choisir entre un lit bien chaud et une marche dans une forêt détrempée.

Marcin leva la tête.

— Si tu veux, je peux t'accompagner jusqu'au parking demain matin.

— Je me débrouillerai.

— Je sais.

Il avait répondu sans la moindre trace de vexation. C'était précisément ce qui me déstabilisait. Il n'essayait pas de me prouver que j'avais encore besoin de lui. Pourtant, je me souvenais des années où il était la première personne que j'appelais après chaque bonne ou mauvaise journée.

Plus tard, lorsque Zofia partit préparer la literie, nous restâmes un moment seuls à la table. Marcin rangeait les photographies dans une boîte et je mettais mes notes en ordre. Je remarquai qu'il avait laissé un tirage sur le dessus. Il représentait une jeune femme debout sur les marches du refuge, les bras chargés de bois. Au dos figurait cette inscription : « Maria, hiver 1984. Première année sans route. »

— Tu connais son histoire ? demandai-je.

— Un peu.

— J'aimerais l'entendre.

— Demande d'abord à Zofia. C'est sa sœur.

Je n'aimais pas devoir accepter une nouvelle fois une condition posée par Marcin. En même temps, quelque chose dans cette photographie m'empêchait de la reposer sans m'y intéresser. La jeune femme semblait épuisée, mais elle souriait largement, comme si elle venait d'accomplir quelque chose dont elle était très fière.

— D'accord, répondis-je. Je lui demanderai.

Marcin referma la boîte.

— Nous pourrons discuter du reste demain à neuf heures.

— À huit heures.

— À neuf heures, Zofia aura terminé de réceptionner sa livraison. À huit heures, elle a besoin de tranquillité.

— Dans ce cas, neuf heures.

Je pris mon sac, mais sa voix m'arrêta.

— Ula.

Je me retournai.

Il se tenait près de la table, le visage éclairé par la lampe. Je remarquai une fatigue que son calme avait dissimulée jusque-là. Pendant un instant, j'eus l'impression qu'il allait me dire quelque chose de personnel. Peut-être me demander comment j'avais vécu ces dernières années ou évoquer notre appartement, dans lequel il avait autrefois laissé un livre consacré aux sentiers des Tatras.

— Je ne suis pas ici pour te compliquer le travail, dit-il.

— Et moi, je ne suis pas ici pour te faire souffrir à nouveau.

Les mots m'avaient échappé plus vite que prévu.

Il ne répondit pas immédiatement.

— Ce serait bien que nous soyons tous les deux capables de tenir parole.

Il prit sa veste et sortit dans la salle à manger.

Je restai seule avec mon carnet ouvert et une sensation que je n'arrivais pas à nommer. Ce n'était ni seulement du regret ni seulement de la colère. Pendant toute la soirée, Marcin m'avait traitée comme une personne dont il respectait les compétences, mais dont il se méfiait des intentions. Et lorsqu'il avait souri devant mon planning,

j'avais oublié pendant une seconde qu'il en avait jamais été autrement entre nous.

Je passai un doigt sur les noms des refuges inscrits dans mon carnet. Mon projet venait de devenir beaucoup plus compliqué que prévu. Pourtant, je n'avais pas l'intention d'y renoncer. Je savais également que, si Marcin devait continuer à en faire partie, il me faudrait apprendre à lui parler sans me réfugier derrière des arguments professionnels.

Je n'avais aucune idée de sa volonté d'en faire autant.

Lorsque j'éteignis la lampe au-dessus de la table, je l'aperçus près de la cheminée à travers la porte entrouverte. Il discutait avec Zofia, écoutant patiemment ses histoires, tandis qu'elle lui remettait le col en place comme s'il était encore un petit garçon qu'il fallait surveiller avant qu'il sorte dans le froid.

C'est alors que, pour la première fois, je pensai qu'en sept ans, je n'avais pas seulement perdu Marcin.

J'avais également perdu la possibilité de découvrir l'homme qu'il était devenu.

Et je ne savais pas si je désirais davantage retrouver cette possibilité ou la fuir.

Chapitre 2 - Les limites de la confiance

Ce furent les craquements du plancher et l'odeur du pain fraîchement cuit qui me réveillèrent. Pendant quelques secondes, j'ignorai où je me trouvais. Le plafond en bois était plus bas que celui de mon appartement, des lambeaux de brume défilaient derrière la fenêtre et, sur une chaise, pendait ma veste que je n'avais pas eu le temps de faire sécher correctement. Ce n'est qu'en entendant le bruit de la vaisselle provenant de la salle à manger que les événements de la veille me revinrent. Le refuge. Zofia. Marcin. Notre conversation sur les limites que nous savions manifestement tous les deux fixer bien plus facilement que respecter.

Mon téléphone indiquait sept heures vingt. J'avais plusieurs messages de Natalia, un autre de l'éditrice qui avait suivi mes précédents livres et un rappel automatique concernant la date limite d'envoi du plan préliminaire de ma nouvelle publication. J'ignorai tout, sauf Natalia.

« Tu es arrivée ? Tu ne réponds pas. Je dois appeler le GOPR ou je peux me contenter de commencer à m'inquiéter ? »

Je lui répondis que j'étais arrivée, que j'avais passé la nuit au refuge et que j'avais rencontré Marcin.

Les trois petits points apparurent presque immédiatement.

« CE Marcin ? »

« Tu en connais un autre ? »

Mon téléphone sonna avant que j'aie eu le temps de le reposer sur la table de chevet.

— Tu ne peux pas m'envoyer un message pareil et faire comme si c'était un matin ordinaire, déclara Natalia sans même me dire bonjour.

Je passai une main dans mes cheveux.

— Pour moi non plus, ça n'a pas été particulièrement ordinaire.

— Comment est-ce qu'il est ?

— Natalia.

— Je pose la question en tant que personne qui a passé deux ans à t'entendre affirmer qu'il ne comptait absolument plus pour toi.

— Il a bonne mine.

— Donc c'est catastrophique.

Je m'assis sur le lit et regardai par la fenêtre. Un merle était posé sur le petit mur de pierre devant le refuge et picorait quelque chose entre les feuilles mouillées.

— Nous allons travailler ensemble, annonçai-je.

Un silence s'installa à l'autre bout du fil.

— Ula, tu es sûre que c'est une bonne idée ?

— Pas encore.

— Alors, pour une fois dans ta vie, réfléchis-y avant de prendre le moindre engagement.

Je souris malgré moi. Natalia était l'une des rares personnes qui n'avaient jamais considéré mon obstination comme une qualité en soi.

— Nous avons déjà commencé à fixer des règles hier.

— Des règles de travail ou des règles pour éviter de parler de ce qui s'est passé il y a sept ans ?